

Publié dans *Septentrion* 2017/4.
Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.



Edgard Tytgat
Souvenir d'un dimanche, huile sur toile, 89 x 116, 1926,
«Museum Dhondt-Dhaenens», Deurle (près de Gand)

© SABAM Belgique 2017.

L'homme à la fenêtre

EDGARD TYTGAT

25

Le monde est un théâtre où chacun joue son rôle et reçoit sa part. Contrairement aux nombreux artistes qui aiment paraître sur le devant de la scène, le peintre bruxellois Edgard Tytgat (1879-1957) préférait se tenir dans les coulisses. De là, il observait soigneusement le spectacle pour lui redonner forme, à sa manière poétique, dans son théâtre à lui.

Lorsque le 20 juin 1926 Marc Chagall - un frère spirituel - est accueilli dans le village d'artistes d'Afsnee (près de Gand), il reçoit tous les égards qu'il mérite. Le chroniqueur de service est Edgard Tytgat, qui, dans *Souvenir d'un dimanche* (1926), immortalise l'événement avec grande précision. Peu avant midi, le groupe d'artistes arrive par bateau, sur la Lys, à la maison de campagne du galeriste P.-G. Van Hecke. À l'auvent flotte le drapeau gantois (lion d'argent sur fond noir et blanc), sorti pour cette occasion festive. Car, dit-on, «les Gantois aiment sortir la bête». Les verres sont prêts, le gramophone et le chien accueillent ensemble la troupe bigarrée.

Pendant que l'hôte attend ses invités, le premier bateau est amarré et le peintre Hippolyte Daeye aide l'épouse de P.-G. Van Hecke - la charmante Norine qui tient boutique de mode à Bruxelles - à en descendre. Pour amarrer en toute sécurité, le bateau est dirigé de main de maître par Léon De Smet, lui aussi artiste peintre. Son épouse profite du temps de la manœuvre pour retoucher son maquillage en vitesse. Et à l'arrière, à la place d'où on a la plus belle vue, trône un Chagall rayonnant. Sa femme Bella inspecte rapidement son costume du dimanche et en balaye une poussière du revers de la main. À l'avant, on voit le peintre Frits Van Den Berghe et le sculpteur Oscar Jespers engagés dans une discussion animée. À terre, Gust De Smet montre combien les artistes sont d'adroits tireurs à l'arc. Au loin, un second bateau amène des invités. Un cycliste solitaire est l'unique témoin de ce joyeux spectacle. À moins que... À la fenêtre du premier étage de la maison de campagne, le peintre, palette à la main, observe le spectacle qu'il immortalise.

Comme d'autres prennent une photo pour fixer un souvenir, Tytgat peint une toile. Une scène, non pas telle qu'elle se présentait dans la réalité, mais telle qu'il la percevait avec toute la richesse de l'imagination qui lui est propre: spontanée, naïve et ludique. Et la fenêtre est son objectif. Elle se situe entre la perception et la reproduction. Le peintre et essayiste belge Albert Dasnoy l'appelait «l'homme à la fenêtre»: «Installé à sa fenêtre dès son enfance, Tytgat y resta toute sa vie». L'artiste lui-même évoque le

bonheur qu'une fenêtre peut offrir: «Une fenêtre, quel bonheur. C'est par la fenêtre en effet qu'on respire et qu'on inspire. C'est de là-haut, du haut de ma fenêtre, que j'ai tâché de donner les impressions que je ressentais».

Le regard tourné d'abord vers l'extérieur, ensuite vers l'intérieur

Edgard Tytgat est né à Bruxelles de parents flamands qui iraient s'établir à Bruges peu après. Son monde merveilleux est relié à l'époque où, enfant, il vivait à Bruges, ainsi qu'aux activités fascinantes de son père graveur. De ses insouciantes années brugeoises, Tytgat a surtout retenu le cirque et les carrousels de la foire.

Bien qu'il se fût rallié au fauvisme brabançon avant la Première Guerre mondiale, Tytgat s'intéressait davantage aux compositions strictes de Cézanne qu'aux couleurs vives des fauves français. Il était davantage marqué par la grande amitié qu'il entretenait avec le peintre et sculpteur Rik Wouters¹, avec qui il partageait un atelier à Watermael, près de Bruxelles. Lorsqu'éclate la Première Guerre mondiale, Wouters est mobilisé et interné dans un camp aux Pays-Bas. Edgard et sa jeune épouse s'exilent à Londres où ils survivent grâce à son travail graphique. Tytgat et Wouters ne se reverraient plus car Wouters mourra en 1916 à Amsterdam, à 33 ans à peine.

Dans les années 1920, Tytgat fait partie des expressionnistes flamands que P.-G. Van Hecke avait rassemblés autour de lui via la revue *Sélection* et la galerie bruxelloise éponyme. Ici aussi, le Bruxellois se démarque. Pour développer son propre style, il s'inspire davantage des récits et des images populaires que des expériences formelles avant-gardistes des cubistes, futuristes ou autres expressionnistes. Par facilité, Tytgat est parfois qualifié de naïf. «À tort», estimait-il, même si ce qualificatif fait surtout référence



au style linéaire simple de ce charmant conteur, à sa poésie désarmante et à son regard d'enfant. «C'est à force d'entendre et de lire dans les critiques la conservation de mon âme d'enfant, que j'ai fini par accepter avec bon augure cet argument, comme un compliment».

Ses sujets, Tytgat les trouve dans son environnement direct. La simplicité du quotidien est confrontée aux qualités universelles du folklore comme de la mythologie. Sa vision synthétique prend forme dans une composition stricte et un tracé clair. Son penchant pour les scènes d'intérieur et son goût pour le portrait se marient dans l'atelier du peintre, endroit par excellence et décor naturel du portrait.

Dans *Contre-jour dans l'atelier à Woluwe-Saint-Lambert* (1934), deux personnages se tiennent près de la vaste fenêtre. Les rideaux sont grand ouverts. Un homme et une femme posent à contre-jour. La femme porte sur nous un regard pénétrant, même si ses yeux sont cachés dans l'ombre de son visage. Elle se tient de face, contre l'appui de fenêtre, s'appuyant sur ses deux mains. L'homme la regarde de biais. Des pots remplis de crayons et de pinceaux sont posés sur l'appui de fenêtre. Les seuls meubles visibles dans la pièce sont deux chaises vides et une table de travail sur laquelle se trouve une pierre lithographique en cours d'achèvement. En ce jour printanier et silencieux, l'air est chargé de nuages sombres. L'atelier respire une ambiance familiale, mais il n'y fait pas chaud pour autant. L'hôtesse et son visiteur se tiennent près du chauffage. L'homme se frotte dans les mains pour se réchauffer et Jackie le chien, un Jack Russel-Terrier, dort sous le radiateur.

En 1924, Tytgat et sa femme s'installent dans leur propre habitation à Woluwe-Saint-Lambert. C'est un moment heureux pour le couple excentrique, qui décore la maison



À gauche :

Edgard Tytgat

Contre-jour dans l'atelier à Woluwe-Saint-Lambert, huile sur toile, 81 x 100, 1934, «Museum voor Schone Kunsten», Gand

© SABAM Belgique 2017.

Edgard Tytgat et son épouse Maria dans l'atelier à Woluwe-Saint-Lambert, 1950

photo P. Van Den Abeele.

avec des objets originaux, dont un carrousel de foire qu'ils ont fabriqué ensemble. Mais la plus grande joie du peintre, c'est de pouvoir aménager sa propre imprimerie. Sa véritable vocation est celle de «faiseur d'images». Lui-même se qualifie d'«imagier». Ce n'est qu'en 1932 qu'un étage est ajouté à la maison pour y loger l'atelier représenté dans *Contre-jour dans l'atelier à Woluwe-Saint-Lambert*. Avec sa tête dans les nuages, loin au-dessus de la ville et de la masse, l'artiste regarde le monde d'en haut, tel un spectacle.

Cette toile, Tytgat l'a peinte à l'occasion de la visite de son ami, le sculpteur Charles Leplae. Leplae se tient avec l'épouse de Tytgat dans le contre-jour de la grande fenêtre. Dans ce souvenir d'un après-midi décontracté avec son ami, on est frappé par l'absence de Tytgat lui-même. Il se trouve devant son chevalet en plein jour, mais hors du cadre, à l'endroit où se tient aujourd'hui le spectateur.

Vu le tracé libre du pinceau et l'approche subtile de la lumière, *Contre-jour dans l'atelier* relève davantage de l'impressionnisme que du fauvisme, de l'expressionnisme ou de l'art naïf. Selon l'intitulé, il ne s'agit pas seulement de l'endroit, mais surtout de la lumière, et en particulier du contre-jour, une lumière diffuse qui adoucit les contours et estompe les traits individuels.

Tytgat, considéré généralement comme un dessinateur exceptionnel, montre ici qu'il est aussi un peintre de talent qui s'intéresse non seulement aux aspects graphiques et narratifs, mais aussi aux qualités de la matière picturale, à l'usage subtil des couleurs et aux traits de pinceau variés. Mais au lieu de recourir à la palette intense des impressionnistes français, il utilise ici des couleurs terriennes délavées, rattachant bien cette œuvre à l'animisme des années 1930 et 1940. En réaction à la



déformation expressionniste de la réalité, ce courant témoigne d'une espèce d'humanisme intimiste.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Tytgat travaille à *Huit dames et un monastère*, un récit érotique émaillé de fantaisies légèrement sadiques, qui met en scène huit jeunes et jolies femmes épiées et même torturées par des moines. Une thématique bizarre dont l'auteur a poursuivi l'élaboration après la guerre. Ses lavis et peintures à l'huile où l'on voit, séquestrées, des vierges, des dames de la noblesse, des abbesses, des femmes martyres et des Troyennes, il les réalise avec autant de plaisir, d'aisance et d'imagination que ses images innocentes de personnages populaires.

Dans *Quatre jeunes filles toutes nues sur une barque à quatre voiles* (1950) - un titre long et descriptif typique de l'art narratif de Tytgat -, tout est arrondi, ondulant, flottant et berçant. Les formes qui composent cette œuvre sont aussi instables que les jeunes filles qui symbolisent l'éternelle jeunesse. Comme l'air et l'eau se fondent ici l'un dans l'autre de façon indécélable, les qualités graphiques et picturales fusionnent également à la perfection.

La représentation de ce tableau remonte à une série de quatre aquarelles datant de 1939. Tytgat y racontait comment quatre jeunes filles s'étaient embarquées pour partir à l'aventure. En mer, elles tombent entre les mains de pirates qui les vendent à un seigneur. Celui-ci en prend deux pour femmes, offre la troisième à son intendant et réserve la quatrième pour la fête. Tytgat nous montre ici les jeunes filles avant qu'elles ne soient faites prisonnières, alors qu'elles profitent encore pleinement des joies de la liberté. La première regarde intensément le spectacle de la mer, la deuxième laisse le vent jouer dans ses cheveux, la troisième savoure, les yeux fermés, la chaleur du soleil

Edgard Tytgat

*Quatre jeunes filles toutes
nues sur une barque à
quatre voiles, huile sur toile,
89 x 116, 1950, «Museum
voor Schone Kunsten»,
Gand*

sur sa peau. Alors que les trois premières ne se doutent de rien, la quatrième a déjà remarqué le péril qui les guette. Elle se tire les cheveux, se frappe les tempes et pousse un cri que le vent emporte au loin. La suite se laisse deviner.

Plus tard dans sa carrière, Tytgat resterait cet homme à la fenêtre. Mais au lieu de porter son regard vers l'extérieur, il le tournerait désormais vers l'intérieur. Chroniqueur de sa propre imagination, il décrirait jusque dans les moindres détails le théâtre de ses propres fantaisies.

Lieven Van Den Abeele

Historien de l'art.

Adresse : Nieuwpoortsesteenweg 197, 8400 Oostende, Belgique.

Traduit du néerlandais par Caroline Coppens.

Voir *Septentrion*, XXXIII, n°2, 2004, pp. 5-12.

Une grande exposition consacrée à Edgard Tytgat se tiendra au musée M à Louvain du 8 décembre 2017 au 8 avril 2018. M ressuscite les «contes» d'Edgard Tytgat et rassemble pour la première fois de nombreuses œuvres provenant de collections privées (voir www.mleuven.be).

Note

- 1 Voir *Septentrion*, XXVIII, n° 4, 1999, pp. 3-16.